

Divertissement ou *Le petit Décaméron*

Une pièce stimulée et composée par
Régis Duqué

Ici commence la première Journée du Décaméron, dans laquelle, après que l'auteur a expliqué pour quelle cause il advint que différentes personnes dont il est parlé ci-après se réunirent pour causer entre elles, on devise, sous le commandement de Pampinea, de ce qui plaît le plus à chacun.

BOCCACE

*Dans les environs de Florence.
Confinés.*

JÉRÔME. – Le début d'*Il était une fois dans l'ouest*. Une gare déserte. Trois bandits guettent en silence l'arrivée d'un homme pour le descendre. La scène est interminable. Le soleil est plombant. On essaye de faire entrer une mouche dans un canon de revolver pour passer le temps. Ils sont tendus et en même temps ils s'emmerdent.

Un temps.

JÉRÔME. – Finalement le type débarque de l'autre côté du train. Et bien sûr la fusillade a lieu.

Un temps.

NATHALIE. – Le début de *Walk the line*. Nous sommes dans une prison en Californie. Les musiciens sont en train de jouer. Les prisonniers attendent le chanteur en frappant dans les mains et en rythmant la musique. Johnny Cash, en coulisses, est soudain pris dans ses souvenirs.

Un temps.

FRANÇOIS. – C'est bizarre comme je ne parviens pas à me souvenir d'aucun début de film. Sauf du survol de la mer au début du *Grand bleu*. Il faut dire qu'à l'époque je suis allé le voir six ou sept fois, version longue comprise. Donc ça s'est inscrit un peu plus profondément.

GUY. – *Grease*. J'ai huit ans et on se dispute avec les potes pour savoir qui connaissait le mieux les paroles. Je n'avais pas trop de succès avec mon « Aïe gat you thermos the player ».

OLIVIER. – *Gremlins*. La première claque et le premier coup de poing dans la gueule. Vu dans un centre aéré pendant les vacances de Noël. Assis sur des tables, nous étions tous les gamins du centre réunis dans une salle de jeu à mater un tout petit écran posé sur le haut d'une armoire. Une claque parce que c'est la première intrusion pour moi dans le cinéma fantastique semi-adulte. Le coup de poing arrive à la fin du film quand je vais voir l'un des gosses plus grands que moi et que je lui dis qu'il m'a fait chier à parler pendant le film. Et bing, un gnon dans la gueule et un coquard pour les fêtes.

RÉGIS. – *On a volé la cuisse de Jupiter* de Philippe de Broca, vu à huit ans. Philippe Noiret, Annie Girardot, Catherine Alric et Francis Perrin, accusés à tort de meurtre, cavalent sur

les routes de Grèce, volent des voitures, dorment dans le foin et s'arrêtent sur des plages désertes pour se baigner dans la mer. Une certaine idée de l'insouciance et de la liberté. Le goût du mouvement. Mon premier *road movie*.

DOMINIQUE. – *Alexandre le Bienheureux* d'Yves Robert, vu à l'adolescence. À la fin du film, Noiret part, on lui demande où il va et il répond : « Je vais voir » en pointant le ciel bleu et les champs de blé...

CAROLINE. – *Dirty dancing* d'Emile Ardolino, vu à l'adolescence. Parce que les corps sont en éveil, que la musique est belle et que l'on s'y révolte pour vivre la vie que l'on veut vivre.

LAURENCE. – *C'est arrivé près de chez vous*. Les copains de ma classe de rhéto connaissaient les répliques par cœur. On passe le nouvel an ensemble et on le regarde. Je n'ose pas trop dire que c'est la première fois.

FRANÇOIS. – Irène Jacob dans *La double vie de Véronique*. Le film de la fin de mon adolescence. Et l'actrice dont j'étais amoureux à, quoi ? Dix-sept ans ? Casting idéal. Tout en fragilité, en profondeur. La grâce à l'état pur.

OLIVIER. – Marianne Basler dans *Le beauf*. Gérard Darmon l'étreint contre un arbre, elle ne veut pas et puis si. Scène torride. J'étais jeune. Je crois bien qu'aujourd'hui, l'effet serait le même.

RÉGIS. – Michel Vuillermoz à Denis Podalydès dans *Dieu seul me voit*. « Ce soir tu vas voir une fille dangereuse dont il ne faut surtout pas tomber amoureux. Tu vas la voir, lui parler, elle va te mettre en valeur. T'inviter à la ramener. À vous voir dans l'intimité. Ne l'écoute pas. Fuis ses yeux. Tu passes une excellente soirée avec elle. Il ne faut rien espérer de plus. Il faut l'oublier. Dans son appart, elle porte juste un petit t-shirt en lin, tu vois. Si tu entends ses seins qui sont sublimes, dis-toi immédiatement que tu as rêvé. Si tu entends au moment où elle décroise... – Bon ben, ça va, ça va, ça va, on a compris... – Tu bandes, là ? Ça y est ? Avec elle tu as intérêt à mettre des pantalons à pince, très larges. »

MICHAËL. – Rita Hayworth dans *Gilda* de Charles Vidor.

GUILLAUME. – Le dépuçelage du moine dans *Le nom de la rose*.

LUC. – La scène du beurre du *Dernier Tango à Paris*, vu avec le son en sourdine vers douze, treize ans dans le salon de la maison de vacances où il y avait la télé. Scène qui aujourd'hui conduirait sans doute Bertolucci et Brando à être poursuivis pour viol.

STÉPHANIE. – *Lost in translation*. Gros plan sur la culotte à Scarlett, mais on sent que c'est filmé par une femme.

LAURENCE. – Dans *Sept ans de réflexion* de Billy Wilder, Marilyn Monroe explique en toute innocence à son voisin du dessus qu'elle met ses petites culottes au surgélateur. La scène se passe de nuit, en pleine canicule, à New York. Le voisin, Richard Sherman, essaye de résister à la tentation... Je me suis toujours demandé si c'était agréable une petite culotte qui sort du surgélateur en pleine canicule.

NATHALIE. – Dans *Le cochon de Gaza*, Jaafar, un pêcheur palestinien qui ne pêche que des sacs en plastiques et des espadrilles, remonte un jour dans ses filets un cochon vivant. À bout de ressources financières, il le cache sur son bateau et entreprend un commerce des plus insolites avec une jeune colon russo-israélienne qui élève des cochons mais n'a plus de mâles. Jaafar se voit donc obligé de récolter avec les moyens du bord la semence du cochon. C'est, comment dire, jouissif !

RÉGIS. – La fin de *Eyes wide shut*. Tom Cruise et Nicole Kidman. Elle dit que pour sauver leur couple il n'y a qu'une seule chose à faire. Cruise demande quoi. Kidman répond : « Fuck. » Dernier plan, dernier mot du dernier film de Stanley Kubrick. Son testament ?

DANIELA. – La scène d'amour dans *The Piano* de Jane Campion.

CLAIRE. – Dans *Les amants* de Louis Malle, la première nuit d'amour entre Jeanne et son amant. Tout est dans l'évocation de la jouissance...

ANNE. – Dans *Le décaméron* de Pasolini. Devant une barricade.

CAROLINE. – *La saveur de la pastèque* de Tsai Ming-liang. Torride, je ne vous en dis pas plus.

FABIENNE. – La très belle scène entre les deux héroïnes du récent *Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma.

JÉRÔME. – *Mulholland drive*. Naomi Watts, Laura Harring. Tu sais très bien de quelle scène je veux parler, ne fais pas semblant de rien.

FRANÇOIS. – Dans *Lost highway*, la scène où Patricia Arquette se déshabille devant le producteur de films pornos. La question du consentement, dites-vous, oui, d'accord : elle a un flingue braqué sur elle, je veux bien, mais c'est beaucoup plus trouble que ça. Le tout sur *I put a spell on you* repris par Marilyn Manson.

RÉGIS. – Tout le début de *Lost highway*. Un couple reçoit une cassette vidéo déposée anonymement devant leur porte. Ils mettent la cassette dans leur magnéscope et se rendent compte que quelqu'un les a filmés dans leur intimité alors qu'ils étaient en train de dormir. Terreur pure.

FRANÇOIS. — Lynch réalise le grand fantasme des surréalistes : il s'adresse directement à notre inconscient. On a peut-être fait aussi bien au 21^e siècle, mais je n'ai plus besoin de voir des films : j'ai vu *Lost Highway*.

ISABELLE. — *Antichrist* de Lars von Trier. Sexe brutal et mutilations violentes. Je n'ai pas su regarder ce film d'une traite. Je vous épargne les images dont vous ne saurez jamais vous défaire si vous ne l'avez pas déjà vu.

JÉRÔME. – Moi je n'ai jamais vu *Orange mécanique* ! Je garde le chaud souvenir de mon émotion lorsque ma mère me dit, enfant, que mon propre père ne supporte pas de

regarder ce film. Un pan d'innocence vient de s'effondrer.

LUC. – La dernière scène d'un court métrage de la série *Hitchcock présente*. Un bagnard a conclu un accord avec le fossoyeur du lieu. Pour s'évader, il partira dans un cercueil avec le prochain mort. Se fera enterrer, puis déterrer par ledit fossoyeur. Sauf que ça traîne un peu, il craque une allumette et le visage du mort, c'est...

RÉGIS. – C'est ?

JÉRÔME. – Je surprends mort de rire mon maître de théâtre devant un Louis de Funès. Oui, mon sérieux et sensible maître est mort de rire devant un de Funès. Une montagne de possibles se dresse devant moi.

LUC. – ... le visage du fossoyeur.

OLIVIER. – « Tu vois, le monde se divise en deux catégories. Ceux qui ont un pistolet chargé. Et ceux qui creusent. Toi tu creuses. » Clint Eastwood dans *Le bon, la brute et le truand*.

VINCENT. – Édouard Baer répondant à une question de Claude Rich dans *Astérix : Mission Cléopâtre*. « C'est une bonne situation, ça, scribe ? – Vous savez, je ne crois pas qu'il y ait de bonnes ou de mauvaises situations. Enfin si je devais résumer ma vie aujourd'hui avec vous je dirais que ce sont d'abord des rencontres. Des gens qui m'ont tendu la main à un moment où je ne pouvais pas, où j'étais seul chez moi. C'est assez curieux de se dire que les hasards des rencontres forment une destinée. Car quand on a le goût de la chose, le goût de la chose bien faite, le beau geste, parfois on ne trouve pas l'interlocuteur en face, je dirais le miroir qui vous aide à avancer, alors ce n'est pas mon cas comme je le disais là puisque moi au contraire j'ai pu, et je dis merci à la vie, je lui dis merci, je chante la vie, je danse la vie, je ne suis qu'amour, et finalement quand beaucoup de gens aujourd'hui me disent, mais comment fais-tu pour avoir cette humanité, eh bien je leur réponds très simplement, je leur dis, c'est ce goût de l'amour, ce goût donc qui m'a poussé aujourd'hui à entreprendre une construction mécanique, mais demain, qui sait, peut-être simplement à me mettre au service de la communauté afin de faire le don, le don de soi. »

Un temps.

NATHALIE. – La partie de volley organisée par Nanni Moretti entre les cardinaux confinés au Vatican dans *Habemus papam*.

LAURENCE. – *La Mule*, un des derniers films de Clint Eastwood. Toute sa vie, Earl Stones a cultivé et vendu ses fleurs en négligeant sa famille. Devenu vieux, ruiné, il passe de la drogue pour un cartel mexicain, gagne de l'argent afin de payer le mariage de sa fille. Lorsqu'il est arrêté et mis en prison, sa fille lui dit que dorénavant elle saura où le trouver. Le dernier plan le montre cultivant des fleurs derrière les barreaux. Le confinement semble bien lui convenir.

LUC. – Depardieu en patron de bistrot dans *Uranus*. « Monsieur Mégrin j'ai des vers qui me sortent de partout. J'ai plus qu'à les écrire à présent. J'ai mon deuxième et, tenez-vous

bien, j'en ai un troisième qui me vient. Alors expliquez-vous ça comme vous voulez, c'est un fait, voyez-vous, Monsieur Mégrin, je vais vous dire une chose, en prison, c'est presque obligé, l'homme médite. Résultat, j'ai la poésie dans la viande, moi, Léopold. La poésie, je couche avec. »

RÉGIS. – Depardieu en patron de bistrot dans *Uranus*. Noiret, l'instituteur du village, fait classe dans son bistrot parce que l'école a été bombardée. « Depardieu. – C'est quoi, Monsieur Wartin, ce matin ? Noiret. – *Andromaque*. Depardieu. – *Andromaque*. Oh c'est beau. Racine, c'est magnifique. Vous vous rendez compte Monsieur Watrin, si les Américains n'avaient pas bombardé le lycée, je n'aurais jamais connu Racine. Noiret. – La guerre a parfois du bon, Léopold. »

JÉRÔME. – Depardieu dans *Cyrano*. *Cyrano*, c'est une pièce de théâtre. Jean-Paul Rappeneau, en distribuant les rôles de son film, fait donc appel à de grands noms du théâtre français. Et il confie le rôle-titre à un grand nom du cinéma français. Deux mondes se rencontrent donc. Ce qui s'est passé aux répétitions du tournage, c'est que Depardieu a pompé la manière de dire de tous les théâtres de métier à laquelle Depardieu ne connaissait pas grand chose. Il a donc appris beaucoup. Mais il n'en est pas resté là : après les avoir pompés, il est revenu avec cette manière de dire théâtrale, et lui a insufflé son propre rythme d'acteur de cinéma. Depardieu réalise donc là ce qui est assez courant en art : la transposition, offrir sa propre variante. Sauf que ces gestes de transposition sont en général visibles chez les auteurs, ou les peintres, ou bien sûr les metteurs en scène. C'est beaucoup plus rare à percevoir chez un acteur. Lui, il le fait avec un panache digne de sa dernière réplique.

RÉGIS. – *Les glaneurs et la glaneuse* d'Agnès Varda. Les glaneurs, ce sont ces hommes et ces femmes qui ramassent les pommes de terre après la récolte ou qui se nourrissent des légumes et des fruits abandonnés sur les marchés. La glaneuse, c'est Agnès qui collecte des rencontres, des visages, des images, et les assemble pour faire un film.

LAURENCE. – Elle s'intéresse à de petites choses, avec douceur. Elle rattache nos gestes du quotidien avec le monde artistique, nous propose des pistes de réflexion. Ses films sont des traces.

FRANÇOIS. – Avec *Les glaneurs et la glaneuse*, Agnès Varda s'en fout complètement de ce que devrait être un film.

Un temps.

JÉRÔME. – Dans *La vita e bella* de Roberto Benigni, l'enfant voit les chars américains arriver pour libérer le camp de concentration. Il s'écrie qu'il a gagné, mais son père vient de mourir. En inventant un jeu anecdotique à propos des chars d'assaut, le père a préservé l'enfant de la conscience de l'horreur. La scène n'est bouleversante qu'à la suite du film, que là où elle est placée dans le récit. Je comprends alors le sens véritable de « Comédie dramatique ».

FABIENNE. – Dans *Fellini Roma*, des ouvriers qui travaillent au percement du métro de Rome découvrent des fresques antiques, ils les contemplent, s'extasient mais lorsque l'air extérieur pénètre dans le tunnel, les fresques s'estompent pour disparaître peu à peu....

Un temps.

LAURENCE. – *Princess Mononoke* de Hayao Miyazaki. C'est le conflit entre la nature et la civilisation. C'est la beauté du dieu cerf qui garantit l'équilibre de la forêt. Un film qui ressource, un film refuge.

Un temps.

FABIENNE. – La fin de *La ballade de Narayama* de Shohei Imamura. Suivant la tradition, la vieille Orin a atteint l'âge auquel elle doit se rendre sur le mont Narayama pour y mourir. À la fin du film, son fils est contraint de l'y emmener, il doit la porter sur son dos et ils ne peuvent échanger un mot. On suit l'ascension, il n'y a pas de musique, juste le bruit des pas, les branches qui craquent, les cris des oiseaux et l'air brassé par leurs ailes, la respiration essoufflée du fils dans l'effort, ses larmes à la fin... Pas besoin des images, on peut fermer les yeux, tout le récit passe par les sons.

Un temps.

RÉGIS. – La fin de *Yi Yi*, d'Edward Yang. Un petit garçon s'adresse à sa grand-mère qui vient de mourir... « Tu sais ce que je veux faire quand je serai grand ? Je veux raconter aux gens des choses qu'ils ne savent pas. Leur montrer des choses qu'ils n'ont jamais vues. »

Un temps.

FRANÇOIS. – La fin de *Home*, un film d'Ursula Meyer, en 2008 avec Isabelle Huppert et Olivier Gourmet. Une famille vit dans une maison près d'une autoroute inachevée. Silence complet alentour. Puis travaux – bruit perceptible depuis la maison. Puis mise en fonction de l'autoroute – le bruit envahit tout. La famille finit par se calfeutrer jusqu'à l'asphyxie – bruit obsédant des voitures qui monte et couvre tout, puis son, toujours présent mais de plus en plus feutré.

Un temps.

Tout le monde écoute mais on n'entend rien.

FRANÇOIS. – Angoisse.

Un temps.

LAURENCE. – La fin de *Melancholia* de Lars von Trier. Gros plan sur Kirsten Dunst au moment où la météorite s'apprête à percuter la terre. Elle s'est réfugiée sous une cabane de fortune avec sa sœur et son neveu. Elle leur tient la main, sereine face au désastre qui arrive.

On entend la chanson Little Green Bag de George Baker extraite de la bande originale du film Reservoir dogs de Quentin Tarantino. Puis la musique s'arrête.

CAROLINE. – Dans *Gerry*, de Gus Van Sant, j'ai la sensation que tout est au ralenti, qu'il a arrêté le temps.

Un temps.

ISABELLE. – Pourvu que ça ne se termine pas comme dans *Shining*.

Tout le monde se regarde.

Noir.

Fin de Divertissement.

Régis Duqué

En mars 2020, au début du confinement suite à l'épidémie mondiale de Coronavirus, j'ai envoyé à des amis par internet un questionnaire cinéma inspiré par l'émission web d'Arte, Blow up, avec l'envie toute simple de se divertir et de parler cinéma. Quelques jours plus tard, Vincent Romain me commandait une pièce pour une série intitulée « Confinement ». Je décide alors de travailler sur les réponses envoyées par plusieurs de ces amis afin de composer le texte que vous venez de lire. Merci donc à tous ceux qui ont accepté de me confier leurs réponses : Guy Bertholomé, Laurence Bragard, Isabelle Dekaise, Michaël Delaunoy, Dominique De Staercke, Fabienne De Vries, Claire Farah, Daniela Ginevro, Guillaume Istace, Nathalie Laurent, Caroline Logiou, Luc Malghem, Stéphanie Mangez, Olivier Martin, Jérôme Nayer, Anne Pintus, François Salmon et Vincent Romain.

- Tous droits réservés -

Ce texte a été écrit en mars 2020 dans le cadre de la série de commandes « Confinement », une initiative du Centre des Écritures Dramatiques Wallonie-Bruxelles, en partenariat avec Pierre de Lune, Centre Scénique Jeunes Publics de Bruxelles.

